



HAL
open science

Vallée du Minho (Portugal) : Usage de l'eau et nouvelle politique agricole

Fabienne Wateau

► **To cite this version:**

Fabienne Wateau. Vallée du Minho (Portugal) : Usage de l'eau et nouvelle politique agricole. Territoires en mutation, 2000, vol. 7 " Approches sociales de l'irrigation et de la gestion collective de l'eau ", pp.181-190. halshs-00509937

HAL Id: halshs-00509937

<https://shs.hal.science/halshs-00509937>

Submitted on 17 Aug 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

territoires en mutation

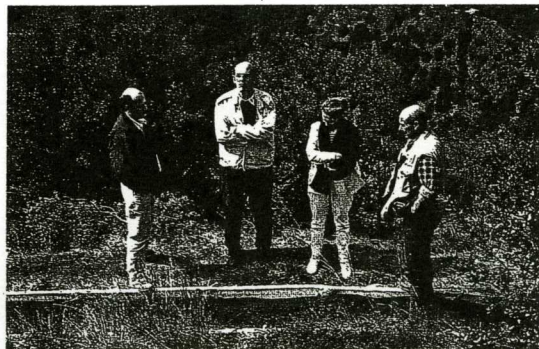
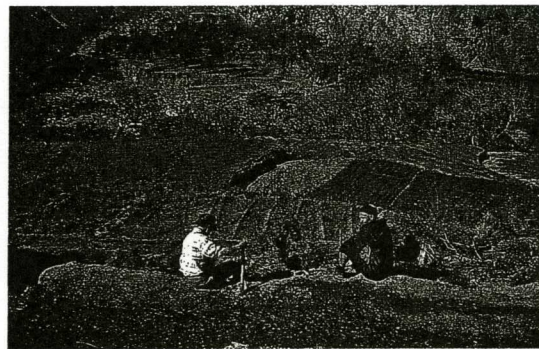
Revue de l'U.M.R. 5045 du C.N.R.S. "Mutations des territoires en Europe" Université Paul Valéry, Montpellier III

Mai 2000 **7**

Anne RIVIERE-HONEGGER
Thierry RUF
(sous la direction de)

APPROCHES SOCIALES DE L'IRRIGATION ET DE LA GESTION COLLECTIVE DE L'EAU

Démarches et expériences en France et dans le monde



VALLÉE DU MINHO (PORTUGAL) :
USAGE DE L'EAU ET
NOUVELLE POLITIQUE AGRICOLE

Fabienne WATEAU *

1. Irrigation traditionnelle et conflits d'usage

Une irrigation ancestrale et traditionnelle

Dans le canton de Melgaço, qui se situe à l'extrême nord-ouest du Portugal, à la frontière de l'Espagne galicienne (figure 1), l'irrigation pratiquée se fait de façon traditionnelle, c'est-à-dire par gravité. Ancestrale, sa destination a été ajustée au fil des siècles et en fonction des différents espaces en présence. En montagne, en des temps pré-romains, l'eau était destinée à l'irrigation du lin (*linho galego*) — une activité et une production maintenues jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle (Veiga, Galhano, Pereira, 1991, p. 24) — puis, à partir de l'époque médiévale, en montagne et dans les fonds de vallée, à celle des prés et pâturages pour l'alimentation des animaux (des bovins principalement). On cultive et on irrigue sur les terres limoneuses et fertiles de la vallée du Rio Minho, depuis l'époque romaine, des jardinets horticoles (*hortas*) destinés à la consommation humaine et, à partir du XVII^e siècle, dans la vallée comme sur les flancs de coteaux défrichés et aménagés en terrasses à cet effet, le maïs dit « plante révolutionnaire » du Nord-Ouest atlantique portugais (Serrão, 1992). Aujourd'hui, en montagne, l'eau d'irrigation sert l'hiver à arroser les prés pour favoriser la pousse du foin (cette eau est appelée *água de lima*) ; l'été, elle irrigue la vallée (jusque 900 mètres d'altitude), soit encore une grande partie des champs traditionnels de polyculture (elle est alors appelée *água de rega*) (figure f 2). Jusqu'à ces dix dernières années, le paysage de polyculture vivrière de vallée, conjuguant produits horticoles et maïs, était typique et caractéristique de cet espace du Nord-Ouest portugais ; il correspondait à la réalité physique et sociale du lieu.

* École des Hautes études hispaniques, Casa de Velázquez, 28040 Madrid ; Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, UMR 7535, Maison René Ginouvès, 21 allée de l'Université, 92023 Nanterre Cedex.

Figure 1
Situation du canton de Melgaço

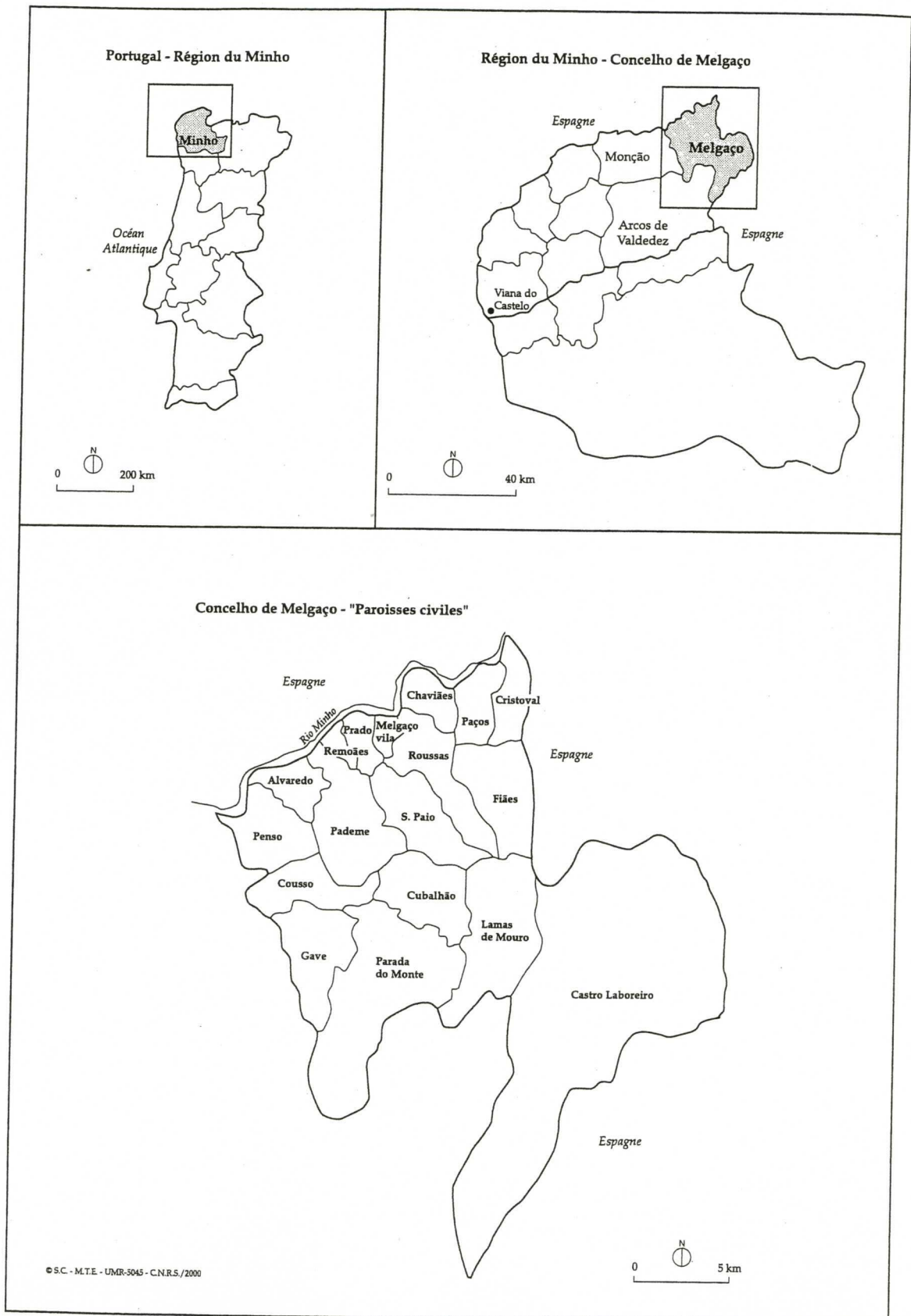
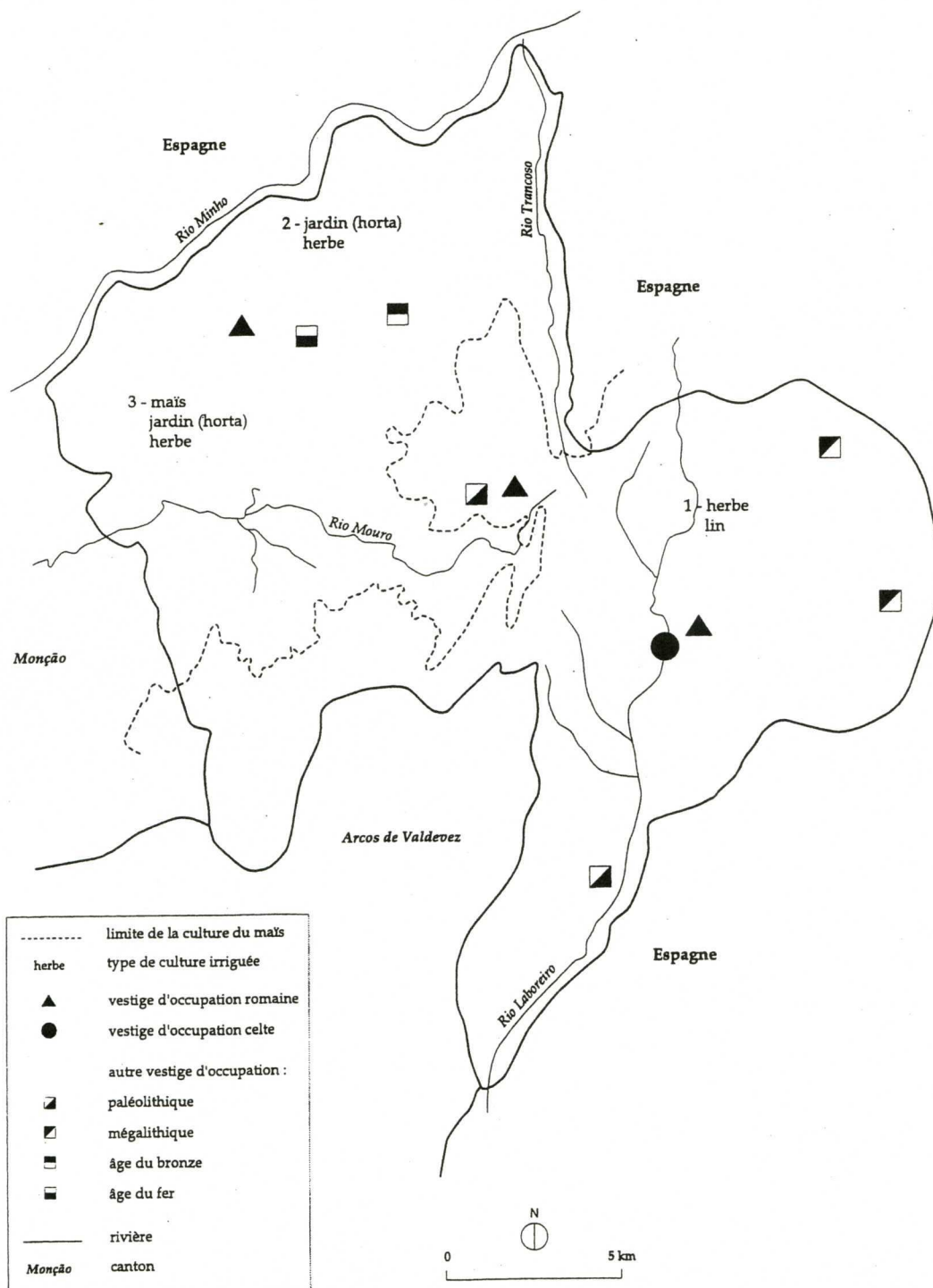


Figure 2
Occupations humaines et agricoles irriguées à Melgaço
Trois grandes étapes dans l'exploitation des terres



Des infrastructures minimales

L'irrigation se fait à l'aide de rigoles de niveau, cimentées ou de terre *levada*, *corga*), alimentées par des rivières de montagnes ou des sources. Orientée vers des ensembles de parcelles à l'aide de vannettes mobiles (*tolas*), ouvertes et fermées sur le chemin de la rigole, l'eau peut parcourir plusieurs kilomètres et emprunter plusieurs rigoles secondaires avant d'être répartie dans le champ à irriguer à la houe. On compte plusieurs centaines de rigoles principales dans l'ensemble du canton ; à chacune de ces rigoles (ou presque) correspond un mode de distribution de l'eau distinct. L'eau d'irrigation est également retenue dans de petits bassins-réservoirs appelés *poças* (« mare » littéralement), à partir desquels elle est répartie et partagée l'été selon des règles tout aussi précises et diverses que celles en usage pour les rigoles. Il existe également quelques puits (*poço*), réservoirs cimentés (*tanque*) et mines d'eau (*mina*) privés, mais sans répercussion immédiate sur l'organisation sociale du groupe et de l'irrigation. Les infrastructures hydrauliques en présence sont donc simples et minimales : elles ne soulèvent pas de question d'ordre technique — seule la question de la déperdition de l'eau dans les rigoles de terre peut parfois poser problème — ; elles ne sont pas de celles qui peuvent expliquer ou légitimer des conflits — on irrigue ainsi depuis des siècles, aucun grand aménagement hydraulique n'a jamais été construit ou envisagé pour l'irrigation. À préciser : l'eau de l'hiver est libre, pour toute personne désirant l'utiliser, tandis que l'eau de l'été est strictement partagée et régulée, elle n'appartient qu'aux seuls propriétaires de l'eau (*herdeiros*), héritiers par leurs ascendants ou par leur alliance de droits d'eau.

Une autogestion collective de l'irrigation

Le partage estival et quotidien de l'eau, qu'il s'agisse de celui des rigoles comme de celui des bassins réservoirs, n'est décrit et expliqué dans aucun registre, placé sous l'égide d'aucune institution religieuse ou laïque, cantonale ou étatique, ni connu dans son ensemble par aucune des personnes du lieu. En d'autres termes, il n'existe ni responsable de l'eau, ni contrôleur de la répartition, ni juge, ni même de personne en mesure d'expliquer la logique distributive de l'eau d'irrigation ou d'indiquer quel chemin cette dernière emprunte pour irriguer la paroisse. À Melgaço, chaque irrigant connaît ses propres droits d'eau, avant qui et après qui il irrigue, quels jours tombent ses propres heures. S'il les oublie, il pourra éventuellement s'en référer à un voisin, lui demander qui irrigue juste avant ou juste après lui, à combien de minutes il a droit. Car on a affaire ici à une irrigation (et par extension à une organisation sociale — l'irrigation ayant été envisagée et interprétée comme une métaphore de la société [cf. Wateau, 1996a]) par ajustement de proches en proches. Cette interprétation est confirmée par le fait que personne, par ailleurs, ne recherche le contrôle ou le pouvoir du contrôle par l'acquisition d'une connaissance globale du savoir collectif relatif à l'irrigation. Les seuls documents écrits existants sont de petites notes personnelles et privées rédigées sur feuillets libres, des aide-mémoire appelés *rois* que les *herdeiros* finissent par élaborer pour se rappeler des roulements et alternances à opérer chaque année et chaque semaine dans les tours d'eau. Cette caractéristique est essentielle à la compréhension de l'organisation de l'irrigation :

chacun est responsable de son eau, tous s'autocontrôlent, surveillant notamment les éventuels « voleurs d'eau ».

Une abondance en eau

Ici non plus, à l'instar d'une étude récente sur l'irrigation et les conflits au Népal (Aubriot, 1997), le fait que l'eau soit abondante n'ôte pas les occasions d'altercations, voire de conflits, légitimés au nom de l'eau et du vol d'eau. Vol de quantité, vol de temps, vol en termes de manque à gagner (Wateau, 1998), le vol est l'argument préféré des bénéficiaires d'eau pour dénoncer un dysfonctionnement dans l'irrigation, une tension plus ou moins latente avec un voisin ou un parent, ou encore une provocation ancienne à laquelle on n'a pas pu ou su répondre en temps voulu. Le « vol » est l'argument prétexte pour entrer en conflit avec autrui, le vol est une situation plus qu'un acte vrai décrit. En fait, les conflits générés autour de l'eau ne sont jamais ici des conflits pour la ressource eau : il n'y a pas manque absolu ou relatif de l'eau (pas même en été où nombre d'heures non utilisées sont perdues dans la rivière) dans cette région atlantique qui profite d'une des plus fortes pluviométries d'Europe (avec une moyenne de 1 500 à 1 800 mm par an en vallée, 3 000 mm sur les sommets) et de montagnes qualifiées de « châteaux d'eau ». L'abondance de l'eau est une évidence, une donnée et une caractéristique du lieu. Aussi, les conflits générés ici autour de l'eau ne peuvent être apparentés à des conflits de convoitise d'un bien rare. Certes, l'eau est un bien économique d'importance, mais elle possède également une dimension symbolique considérable, laquelle permet de considérer qu'à Melgaço on ne se bat pas pour l'eau mais on se bat à l'aide de l'eau.

Des conflits de représentation

En effet, l'analyse de plusieurs conflits survenus dans un contexte d'irrigation ou de gestion collective de l'eau a révélé que ces derniers respectaient chaque fois une même logique, de mêmes schèmes et nécessitaient de mêmes ingrédients (Wateau, 1996b). Chaque fois, ils mettent en scène le statut des individus, leur identité et leur appartenance à un espace, et conduisent invariablement à la réaffirmation des identités territoriales (cf. également Clarimont, 1996). Qu'il s'agisse d'un conflit qui oppose entre eux deux voisins ou parents d'un même village, de celui qui met en opposition au sein d'une même paroisse l'ensemble des travailleurs de la terre à deux personnalités locales, ou qui met en scène deux villages, voire toute une vallée, tous ces conflits sont des conflits de représentation (Wateau, 1998b). L'eau d'irrigation sert de prétexte aux altercations et à la discussion, et les altercations et conflits contribuent, on le voit à moyen terme, à réaffirmer les identités locales et à renforcer le lien social. L'irrigation, dans ce contexte, est un des éléments constitutifs du fonctionnement de toute la société paysanne. Au-delà de sa dimension économique, elle participe de la construction d'un discours sur autrui et, via ce discours, d'un regard réflexif sur la société elle-même (où des valeurs telles que celles de hiérarchie, d'équité et d'authenticité sont chaque fois renforcées).

L'application d'une nouvelle politique agricole dans la vallée horticole du Rio Minho vient quelque peu bouleverser cette organisation sociale. Dans la partie à venir qui, plus qu'une véritable partie en soi se propose d'être une réflexion sur une situation sociale et physique en phase de transformation et un premier point sur une recherche en cours, il est question de présenter les effets déjà visibles de cette nouvelle politique. Cette présentation, encore sommaire, mériterait d'être complétée et affinée sur un plus long terme ; à ce stade de la recherche, elle invite le lecteur à s'interroger sur une relation importante dans le devenir des sociétés de la Communauté européenne, à savoir celle qui articule politiques globales et politiques locales, et elle permet d'estimer quelques-unes des premières adaptations, adoptions et résistances au processus de changement et à la nouvelle économie proposée. Les questions posées dans cette partie ne trouvent pas forcément aujourd'hui de réponse. Néanmoins, posées, elles contribuent, je l'espère, à ouvrir le champ de la réflexion et de la recherche concernant une meilleure gestion de l'eau et de ses espaces rapportés. Voyons maintenant quelles politique et logique ont été proposées pour le développement et l'intégration économique de cette vallée frontalière.

2. Nouvelle politique agricole et logique européenne

Une politique vitivinicole

Dès 1983, une nouvelle politique agricole était proposée et entamée pour préparer l'entrée effective du Portugal dans la Communauté économique européenne, en 1986. Considérant que dans les pays méditerranéens la vigne était la « *seule production commercialisable pour ces régions défavorisées* » en mesure de « *respecter des équilibres sociologiques et régionaux* » (Dossier de la PAC, 1991, p. 61), il fut décidé de développer la production viti-vinicole de façon suffisamment significative et efficace pour la rendre compétitive et rentable sur les marchés européens comme internationaux. L'idée-clé était celle de la spécialisation par cépage et par région. Dans le Minho, qui correspond à peu près aux limites de l'aire délimitée de la *Região dos Vinhos Verdes*, déjà productrice de *Vins Verts* connus et appréciés, la Communauté européenne a opté pour l'intensification, mais cette fois massive, des différentes variétés de *Vin Vert*. Dans la sous-région de Monção (comprenant les cantons de Monção et de Melgaço), parce qu'un microclimat spécifique lui garantit la plus grande qualité, c'est l'Alvarinho, désigné et reconnu comme le meilleur des *Vins Verts* existant qui est désormais produit à large échelle. Jusqu'alors, il n'était que peu commercialisé, plus souvent produit à titre domestique dans le cadre de la production vivrière traditionnelle, et cultivé en pergola en ceinture de parcelles horticoles.

L'intensification de la culture d'Alvarinho ne pouvait être envisagée sans la restructuration complète du vignoble déjà en place, laquelle consiste en la réorganisation complète des parcelles traditionnelles. Pour ce, on demande au paysan d'arracher les pieds de vignes qui ceinturent sa parcelle et de replanter de façon rectiligne et alignée ceux d'Alvarinho contrôlé qu'on lui remet en échange de ses vieux ceps. Seules les parcelles suffisamment bien exposées au soleil peuvent bénéficier de cette restructuration. Néanmoins, l'intérêt économique certain que représente pour le paysan cette nouvelle culture intensive et commercialisable a conduit à une restructuration massive (et sauvage)

de la majeure partie des parcelles cultivées (Wateau, 1996c). En 1992, la restructuration du vignoble couvrait déjà 69 hectares des cantons de Melgaço et Monção ; aujourd'hui, en novembre 1998, elle en couvre plus de 400 hectares. Ces nouveaux champs de monoculture sont appelés des « champs extrêmes » (*campos extremes*).

Répercussions sur le paysage, le rapport à la terre et l'irrigation

Cette politique viti-vinicole a eu des répercussions sur le paysage, le rapport à la terre et l'irrigation. La physionomie du paysage minhote a beaucoup changé avec la restructuration du vignoble. Les parcelles traditionnelles de polyculture, autrefois cultivées de maïs et de plantes horticoles (des courges, des haricots, des choux) en leur milieu, et plantées de vigne (du *Vin Vert* rouge et blanc) en leur périphérie, ont laissé place à des parcelles modernes de monoculture de vigne, alignées, homogènes. Les chemins d'accès aux parcelles, profitant hier de l'ombrage que la vigne leur fournissait, apparaissent désormais dénudés, exposés en plein soleil. Le paysage composite et polychrome d'antan a donc perdu de son charme (question de point de vue), laissant place à un paysage plus régulier et monochrome, celui d'une terre à vin, dans sa grande majorité. Au niveau des pratiques agricoles et du rapport à la terre, des modifications sont également tangibles. L'usage de petits tracteurs se fait plus courant, rendu possible par un accès et un entretien des parcelles facilités ; des caves et/ou coopératives ne cessent d'être créées (il en existait trois à Melgaço en 1992 ; on en compte neuf en 1998), signe de l'essor incontestable de cette nouvelle production ; enfin, un certain « retour à la terre » est amorcé, repérable par le nombre de parcelles abandonnées en très nette régression — cette tendance peut être imputée aux émigrés de nouveau intéressés par la terre. Néanmoins, la politique de remembrement ou de restructuration groupée des parcelles, envisagée à l'origine par les techniciens agricoles, n'a pas eu l'écho attendu. Techniquement possible car les haies de vignes divisant les parcelles sont arrachées, mais socialement impossible du fait de la résistance paysanne forte légitimée au nom de l'ancestralité et de l'attachement à sa terre, la restructuration groupée est un échec. Elle ne concernait, en 1992 et pour toute la région délimitée des *Vinhos Verdes*, que 3 demandes de subsides sur les 16 000 enregistrées.

Pour ce qui est de l'irrigation, la situation est encore tout autre. L'eau d'irrigation partagée entre l'hiver et l'été, la montagne et la vallée, et arrosant successivement et respectivement, des prés, du maïs et des parcelles de polyculture vivrière, ne représente plus aujourd'hui le même enjeu qu'autrefois. En favorisant l'essor d'une culture qui ne s'irrigue pas (il est interdit par la loi d'irriguer la vigne Alvarinho en été), et en stimulant la remodelation des paysages traditionnels, c'est toute l'organisation sociale séculaire qui est en phase de réajustement. La monoculture de la vigne, forcément intensive, conduit à une réorganisation des paysages et à celle de l'organisation sociale. Ainsi, de moins en moins de gens se réunissent une fois l'an pour le nettoyage collectif des rigoles, les occasions de rencontres liées à l'irrigation sont moindres, et on est moins appelé à parler des problèmes de l'eau dans les cafés, de celui-ci qui a plus d'eau que les autres, ou de celui-là qui la vole ou a épousé une riche propriétaire... En d'autres termes, la sociabilité construite autour de l'eau s'effondre, ou tout du moins s'amenuise, elle est comme remise en cause, à réévaluer. Pour autant, il n'est pas question de dire que les identités locales ne

peuvent plus être éprouvées dans leur jeu de reconstruction permanente (l'irrigation n'étant qu'un des espaces privilégiés de cette réaffirmation identitaire), ni même que les conflits ont totalement disparu avec l'usage intensif de l'eau. Car ces derniers, en fait, semblent plutôt comme avoir été déplacés : ils portent aujourd'hui sur l'accès à la terre à Alvarinho (toutes les parcelles ne sont pas suffisamment bien exposées au soleil pour recevoir de la vigne, ce qui crée des tensions, voire des disparités nouvelles, entre voisins) ; ou encore sont relatifs à l'accès aux nouveaux gains, voire à la richesse (la richesse et les disparités sont acceptées pourvu qu'elles soient héréditaires, mais toute nouvelle hiérarchie est décriée et contestée si elle résulte de l'initiative de quelques-uns seulement).

De l'eau, oui, mais pour quoi faire ?

Ces toutes dernières années, l'abondance des colloques, congrès et conférences relatifs au thème de l'eau, de sa gestion et de sa planification, de sa qualité, de son débit, de sa dimension sociale et symbolique... ne fait que confirmer l'intérêt toujours croissant porté à cette denrée. Qualifiée de rare et de précieuse, sujette à des législations particulières devant tenir compte de la situation de plusieurs pays, présumée être l'enjeu et le motif de la prochaine guerre mondiale, vénérée, mythifiée, encensée, mais aussi polluée, détournée, gâchée..., l'eau est devenue, pourrait-on dire aujourd'hui, le sujet à la mode par excellence.

Pourtant, la somme de réunions qu'elle génère ne suffit toujours pas à penser et réaliser une gestion collective et internationale de ce bien naturel, propriété de tous et propriété de personne. Comment expliquer, en effet, qu'elle fasse l'objet d'une précaution extrême en certains endroits et qu'elle soit quasi oubliée dans d'autres ? Comment expliquer, dans le contexte ici présenté, qu'elle puisse être délaissée alors qu'elle est une richesse incontestable du lieu ? Comment expliquer, enfin, qu'elle fasse l'objet d'une appropriation et/ou d'une fiscalisation par certains ? Les politiques qui préconisent l'irrigation dans des espaces désertiques, prévoyant, pour ce, des transferts hydriques à grande échelle, la plus haute technologie, des coûts immenses... et les politiques qui stimulent des cultures non irriguées dans des espaces regorgeant d'eau, naturellement irrigués par les eaux pluviales ou souterraines, déjà fertiles pour les plantes... semblent comme n'avoir jamais été rapprochées et mises en situation de confrontation.

Dans le cas du Portugal, deux exemples suffisent à résumer ces contradictions apparentes en matière de politique de l'eau. L'étude comparative en cours qui porte, d'une part, sur la vallée humide du Rio Minho située à l'extrême nord-ouest du Portugal (Melgaço, Monção) et, d'autre part, sur la région sèche de l'Alentejo située au sud-est du pays, permettra à terme de mieux souligner ces incohérences. À Melgaço et Monção, en effet, le paradoxe paraît être à son comble. Alors que l'on a toujours irrigué dans cet espace, que la population possède donc un certain savoir-faire de l'irrigation et, on l'a vu, s'organise autour et se reconnaît au travers de l'irrigation, dans ce site qui, de surcroît, regorge d'eau, et d'une eau abondante qui même en période de pleine chaleur finit sa course dans la rivière, on préconise ici de la culture non irriguée. Pour autant et en revanche, dans une des régions les plus sèches du Portugal, l'Alentejo, aujourd'hui quasi

désertique, on construit un barrage en vue de permettre — entre autres et aussi — la culture irriguée de produits arboricoles et maraîchers. Or, le savoir-faire relatif à l'irrigation est méconnu des paysans, les terres à irriguer estimées peu fertiles et les projets de développement de l'irrigation encore bien mal élaborés et défendus (irrigation prévue en 2024 ; destination de l'irrigation non entièrement fixée, source EDIA, octobre 1998). Ici, les enjeux sont multiples et complexes, ils dépassent la question de la gestion et de la planification de l'eau, de l'irrigation et du devenir des régions et des populations locales. De quelle(s) logique(s) de l'eau parle-t-on ?

En guise de conclusion, retenons qu'il semble toujours possible de produire un certain développement économique par un volontarisme ne tenant pas compte des savoir-faire des populations et des ressources en place. On peut même le faire avec l'accord des populations pourvu qu'elles y trouvent — comme dans l'extrême nord-ouest du Portugal — des compensations financières. Et on ne peut nier ou contester que cette politique d'intensification de la culture de la vigne n'ait constitué un véritable progrès économique pour les habitants de la région. Mais concernant la ressource eau, en revanche, on ne peut que s'étonner qu'elle ne fasse pas l'objet d'un plus grand souci. Abondante et culturellement intégrée et utilisée depuis des siècles, elle est aujourd'hui délaissée, reléguée à l'arrosage de quelques potagers. Politique de l'eau et politique économique apparaissent parfois comme des politiques globales difficilement compatibles ou, au contraire, dans d'autres contextes, comme forcément liées et indissociables. C'est qu'une même politique et logique de gestion de l'eau est peut être encore à trouver.

Bibliographie

- AUBRIOT O., *Eau : miroir des tensions. Ethno-histoire d'un système d'irrigation dans les moyennes montagnes du Népal central*, thèse de doctorat nouveau régime non publiée, Université de Provence (Aix-Marseille 1), 1997.
- CLARIMONT S., « Conflits pour l'eau dans le bassin de l'Èbre », in « Les conflits pour l'eau en Europe méditerranéenne », *Espace Rural*, n° 36, Montpellier, 1996, pp. 63-114.
- Dossier de la PAC*, « Histoire de la Vigne et du Vin », Paris, décembre 1991.
- DRAIN M. (sous la direction de), « Les conflits pour l'eau en Europe méditerranéenne », *Espace Rural*, Montpellier, n° 36, 1996.
- DRAIN M. (sous la direction de), « Régulation de l'eau en milieu méditerranéen. Risques et tensions », *Territoires en Mutation*, Montpellier, n° 3, 1998.
- SERRAO J., « Milho », *Dicionário de História de Portugal*, Livraria Figueirinhas, Porto, 5 vol., 1992.
- VEIGA de OLIVEIRA E., GALHANO F., PEREIRA B., (1978), *O Linho. Tecnologia Tradicional Portuguesa*, Centro de Estudos de Etnologia, INIC, Lisboa, 1991.
- WATEAU F., *Antagonismes et Irrigation. Organisation sociale d'une communauté paysanne du nord-ouest du Portugal*, thèse de nouveau doctorat non publiée, Université de Nanterre, 1996a, 577 p.
- WATEAU F., « Arme ou enjeu : l'eau dans les villages du Haut Minho (Portugal) », in « Les conflits pour l'eau en Europe méditerranéenne », *Espace Rural*, Montpellier, 1996b, n° 36, pp. 131-147.

WATEAU F., « D'une production d'autoconsommation à une production rentable : le cas de la vigne dans l'Alto Minho », *Catalogue de l'exposition sur l'Agriculture portugaise « O voo do Arado »*, Museu de Etnologia, Lisboa, 1996c, pp. 289-299.

WATEAU F., « Rareté ou abondance de l'eau dans le nord du Portugal », in « Régulation de l'eau en milieu méditerranéen. Risques et tensions », *Territoires en Mutation*, Montpellier, n° 3, 1998, pp. 177-187.